

La ronde de Genève

Chapitre 4 : En tailleur strict et porte-jarretelles

Par Fabrice Hatem

Sombres mois pour Yves que ceux qui suivirent la mort de Claudia !! Il avait d'abord été tétanisé par la nouvelle de l'accident. Le choc l'avait laissé quelques jours KO debout, comme s'il traversait un mauvais rêve dont il allait se réveiller. Puis la conscience de ce qu'il venait de perdre commença à s'imposer dans son esprit, le frappant au début comme un douloureux coup de poignard, et provoquant ensuite une douleur lancinante. Souvent, lorsqu'il était seul, il pleurait à gros bouillons la disparition de cette femme qu'il avait tant aimée et qui avait accepté de l'accompagner fidèlement dans sa recherche de la perfection dansée. Il repassait en boucle des enregistrements vidéos des quelques joies démonstrations qu'ils avaient faites ensemble.

A l'enterrement de Claudia, les nombreux danseurs venus lui témoigner leur émotion traitèrent pratiquement Yves comme s'il avait été son mari. Mais lui semblait qu'il y avait quelque chose d'artificial dans plusieurs des visages consternés qui défilèrent devant lui ce jour-là. Et les mots employés oscillaient désagréablement entre l'emphase et la banalité. Au fond, la plupart de ces gens n'aimaient pas vraiment Claudia. C'étaient simplement pour eux, au mieux une camarade de loisirs, au pire une figurante dans les lieux de danse qu'ils fréquentaient. Au-delà des grands discours convenus sur la « grande famille » supposée du tango, toute la superficialité d'un univers exclusivement fondé sur la rencontre éphémère de personnes mues par la motivation d'un plaisir égoïste et presque solitaire le frappa brutalement à l'occasion de cette cérémonie.

Ce constat désabusé, ajouté au deuil profond qu'il ressentait, dissuada pendant quelques mois Yves d'aller danser. Le soir, à l'heure où habituellement, il répétait une chorégraphie avec Claudia ou se préparait à sortir danser avec elle, il restait dans son bureau du CERN ou s'enfermait chez lui pour décrypter les résultats de quelques expérience ou rédiger un article scientifique. Cette période de retrait fut d'ailleurs pour lui l'une des plus fécondes de sa carrière de physicien. Il faut dire qu'aucun hobby ne le distrairait plus de ses activités de recherche.

Il tirait de l'engourdissement qui peu à peu gagnait son corps une sorte de joie amère : un peu comme si ses petites douleurs de dos, ses articulations rouillées, la pesanteur nouvelle de son corps privé de ses heures d'exercices quotidiens représentaient une sorte de tribut posthume à Claudia, une manière physique de lui manifester son deuil. Puisqu'elle était morte, son corps lui restait fidèle à sa manière en renonçant à son bien-être et à sa jeunesse.

Mais Yves était un homme encore jeune et vigoureux, soumis à d'impérieux besoins physiques. N'ayant plus de compagne, trop triste et découragé pour mener à bien une opération de séduction, tenaillé par de fortes poussées de testostérone printanières, il alla visiter à quelques reprises de gentilles sud-américaines des Pâquis qui le soulagèrent et le consolèrent.

La fréquentation de ces professionnelles lui semblait cependant quelque peu honteuse, et la nostalgie des soirées tangueras se faisait en lui de plus en plus forte. Ses anciens amis continuaient à l'appeler pour lui demander de ses nouvelles et lui proposer des sorties :

- *Salut, Yves ? comment vas-tu ?*

- *Salut Jacques. Ça va, je me remets doucement.*

- *Oui, je comprends, c'est terrible. Mais tu nous manques, tu sais, tout le monde demande de tes nouvelles. Marie m'a dit de t'embrasser très fort de sa part*

- *Oui, c'est gentil, je suis très touché. Mais je n'ai pas très envie de sortir.*

- *Tu devrais te changer les idées. C'est dur, je comprends, mais enfin, la vie continue.*

- *Oui, parfois on aurait plutôt envie que ça s'arrête.*

- *Va, ne dis pas ça. Tout le monde t'attend. Et puis c'est bientôt ton anniversaire, on voudrait faire une petite fête pour toi.*

- *C'est gentil, mais pour le moment je préfère rester encore seul quelques temps.*

- *Je comprends. Mais réfléchis quand même. Il faut beau, la danse c'est la vie, ça permet de surmonter les épreuves. Ecoute, je te rappelle dans une semaine. Si tu changeais d'avis, on serait tous très contents.*

Yves hésita beaucoup. Il n'avait vraiment envie de voir personne. La seule pensée de retourner danser l'emplissait d'angoisse. Comment ne pas éprouver une infinie tristesse en retournant, seul, vers ces lieux où en d'autres temps, il avait été si heureux avec Claudia ? Et puis affronter le regard de commisération de tous ces gens à l'émotion superficielle, que la mort de Claudia n'avait pas empêché un seul jour d'aller danser ? Non, vraiment, il ne se sentait pas le cœur à cela.

Et, puis, un incident parfaitement inattendu se produisit. Alors qu'il était attablé seul, un dimanche après-midi, à la terrasse d'un café situé le long de l'Arve – un affluent du Rhône qui sépare Genève de Carouge – il entendit soudain quelques mesures de tango sortir du haut-parleur. A côté de lui, se trouvait assise une jolie femme d'environ 30 ans, qui tapant des pieds en mesure et se trémoussant un peu, semblant terriblement désireuse de danser. Sans réfléchir, il se tourna vers elle :

- *Vous voulez danser un tango avec moi ?*

- *Mais je ne sais pas danser, répondit-elle avec timidité.*

- *Ne vous inquiétez pas. Je m'occupe de tout.*

- *Bon d'accord.*

Elle se livra sans réserve à l'abbraccio. Il sentait à son attitude qu'elle avait terriblement envie de danser ce tango avec lui. C'était une débutante, mais elle était douée, naturellement à l'écoute de son guidage. Elle apprit presque instantanément à tourner et à pivoter, se livrant même avec excès aux quebradas. Dès la fin du premier tango, ils furent applaudis. Il lui donna pendant les quelques secondes de silence précédant le morceau suivant – par chance un autre tango – quelques conseils de posture qu'elle suivit scrupuleusement, avec beaucoup d'intelligence. Ce fut entre eux une formidable montée de joie et plaisir. Tout à coup, le sourire et les petits cris d'enthousiasme de sa partenaire

semblèrent balayer, comme une eau fraîche et limpide, toute la tristesse et le deuil qui s'étaient incrustés en lui. Elle ne savait pas que l'instant précédent il remuait encore de sombres pensées. Ignorante de son malheur, elle ne voyait en lui qu'un agréable partenaire. Et ce regard neuf, plein de légèreté et d'une gaieté virginale, mit presque instantanément fin à son propre deuil. Oui, la vie continuait, et cette charmante débutante en était la preuve.

Ils se rassirent sous les applaudissements.

- *Oh la la, fit-elle en s'éventant de la main d'un geste charmant et avec un petit accent italien, je suis toute en sueur.*

- *Je vous félicite, vous êtes une excellente danseuse.*

- *Oh, non je n'ai jamais dansé le tango, mais avec vous c'était magique.*

- *J'ai eu beaucoup de plaisir à danser avec vous. Vous m'avez fait beaucoup de bien.*

- *J'aimerais bien apprendre. Vous savez où on peut prendre des cours ?*

Yves eut tout à coup envie de revoir cette femme. Il repensa à la fête que ses amis voulaient donner en son honneur.

- *Je vais réfléchir. J'ai peut-être une idée. Donnez-moi votre numéro de téléphone et je vous appelle dans la semaine.*

- *D'accord, mais ne m'oubliez pas, hein, lui dit-elle en souriant. Je suis vraiment motivée.*

Il ne l'oublia pas : le soir même, il appelait son ami Jacques.

- *Ecoute, pour la fête que vous vouliez organiser pour mon anniversaire, je suis d'accord.*

- *Ah, je suis très content, ça va faire plaisir à tout le monde. Est-ce que tu peux me dire où ça se passera ?*

- *L'idée était de faire ça un mardi soir, au club Zou, à Plainpalais. Ça te va ?*

- *Bon d'accord. A quelle heure ?*

- *Eh bien, disons 9 heures, après le cours de Mario, de 20 à 21 heures.*

- *C'est quel niveau, son cours ?*

- *Débutant, je crois.*

Et Yves se précipita alors sur le téléphone pour inviter sa nouvelle amie.

Le jour dit, elle fut fidèle au rendez-vous. Et enthousiasmé par la grâce d'Isabelle, la partenaire de Mario, elle décida immédiatement qu'un jour, elle aussi saurait réaliser des adorns délicats, des ganchos provoquants et des quebradas suggestives. En fait, elle voyait soudain se concrétiser devant elle le rêve un peu narcissique de féminité tentatrice qu'elle avait toujours abrité en elle, sans lui avoir encore donné forme et contenu.

Il faut dire que jusqu'ici la vie d'Anna avait été fort éloignée de celle d'une « vamp » de café-concert. En fait, trop occupée par ses études puis par son brillant début de vie professionnelle, elle n'avait jusque-là pas eu beaucoup de temps à consacrer au culte de son corps. Et pourtant, quel potentiel !!! Ce n'est pas qu'elle ait été excessivement belle, avec son mètre cinquante-cinq et sa poitrine un peu maigrichonne. Mais malgré l'hyper-développement de ses qualités intellectuelles, c'était une petite brunette mutine. Dans son visage fin aux traits réguliers, à la bouche volontiers souriante, brillaient deux yeux noirs, qui lançaient aux alentours des regards espiègles qui n'attendaient qu'une occasion pour devenir enjôleurs. Les mouvements précis, rapide de son corps assez mince dégageaient énergie et vitalité.

Mais Anna était avant tout une intellectuelle et une femme d'influence. D'origine plus que modeste, avec sa grand-mère paysanne émigrée de Calabre vers les Pouilles dans les années 1930, sa mère employée de mairie et son père postier, elle était l'un des trop rares exemples de la méritocratie à l'Italienne. Boursière à l'université de la Sapienza, elle en était sortie lauréate d'un deuxième cycle d'économie internationale, ce qui lui avait permis d'être invitée à poursuivre ses études de 3ème cycle à l'INSEAD, au frais cette fois d'un groupe d'entreprises italiennes soucieuses de promouvoir les jeunes talents. Elle en était sortie, trois années plus tard, dotée d'un MBA de gestion des projets internationaux, et ayant pratiquement achevé son doctorat d'économie.

Elle avait été heureuse à l'INSEAD. Peu fortunée, n'ayant ni voiture ni amis à Paris, elle se rendait rarement dans la capitale, préférant mener sur le campus une existence quasi-provinciale. Elle aimait les grandes promenades à pieds ou à vélo dans la forêt de Fontainebleau, la varappe sur les rochers, les heures tranquilles précédant l'aube où elle guettait le passage des sangliers à la lisière des premiers bosquets. Elle aimait rêvasser sur le balcon de son studio d'étudiante, un livre de poésie italienne à la main, tout en écoutant le bruissement de la canopée se balançant au gré du vent.

Mais ces loisirs agrestes relativement modestes lui laissaient tout de même beaucoup de temps pour se consacrer à son activité favorite : bûcher sur pour préparer ses examens, puis pour entreprendre le travail de recherche préparatoire à son doctorat. Elle pouvait utiliser pour cela les moyens exceptionnels mis à la disposition des étudiants du campus : centre de documentation multimédia ultra-moderne, salles de cours et d'étude propres et confortables, équipes de recherches en sciences de gestion de renommée internationale, plus bien sur une équipe prestigieuse de professeurs.

Son diplôme en poche, Anna fut directement embauchée comme économiste junior dans l'une des institutions les plus prestigieuses de ce domaine : l'OCDE. Situé à Paris, du côté de la porte de la Muette, cet organisme produit depuis sa création en 1948 rapports et recommandations destinés à améliorer, selon une optique plutôt libérale, la gouvernance économique des pays développés qui en sont membres. Au départ cantonnée à la mise en œuvre du Plan Marshall destiné à permettre aux

pays européens de se relever de la guerre, elle étendit par la suite progressivement ses activités à des domaines beaucoup plus vastes : gouvernance (lutte contre la corruption, gestion des services publics...), finances publiques (retraites, fiscalité...), innovation (biotechnologie, technologies de l'information et de la communication, etc.), ressources humaines (migrations, éducation, emploi...), environnement (développement durable, énergie...) et bien sûr économie internationale (commerce, investissement...). Pour un jeune économiste, entrer dans cette institution prestigieuse constituait à la fois une forte marque de reconnaissance et la promesse d'une carrière ultérieurement brillante dans les organismes internationaux comme dans son propre pays. Combien d'anciens membres de l'OCDE étaient-ils ainsi devenus par la suite ministres, secrétaires d'Etat ou directeurs généraux de grandes administrations économiques dans leur pays d'origine ?

Anna avait été embauchée là pour travailler dans des domaines nouveaux, liés à ce que l'on appelait, dans le jargon des organisations internationales, la « bonne gouvernance ». Il s'agissait de trouver des méthodes permettant d'évaluer si l'argent public, dans chacun des pays membres, était dépensé de manière efficace, de mesurer la perte de croissance et de richesse liée à l'inefficacité de la dépense publique, enfin, de proposer, globalement ou pour chacun des pays, des moyens d'améliorer l'efficacité de cette dépense. L'un des principaux intérêts de cette démarche, c'est qu'elle faisait appel à des groupes d'experts internationaux (les meilleurs spécialistes du domaine dans leur pays respectifs), qui discutaient entre eux sur une base essentiellement technique de manière à aboutir à des propositions concrètes fondées sur une démarche à caractère scientifique. Ce processus n'était pas parasitaire, comme dans d'autres organismes comme l'ONU, par des considérations d'ordre politico-diplomatique. Fondées sur des analyses rigoureuses, les propositions de l'OCDE jouissaient donc d'une grande aura de légitimité. Et même si les milieux de gauche lui reprochaient une orientation plutôt libérale, ce reproche n'était pas aussi violent que par exemple envers le FMI, considéré comme le bras armé de la puissance financière américaine ou le serviteur des intérêts des banquiers contre les peuples.

L'OCDE était installée dans deux sites contigus, de part et d'autre de la tranquille rue André Pascal. Du côté du boulevard Suchet, la direction générale de l'organisation ainsi que quelques services administratifs étaient logés au château de la Muette, construit au cours des années 1920 dans un style classique, au milieu d'un agréable petit parc, par le baron Henri de Rothschild. Plus tard, vers la fin des années 2000, on y construirait également un grand centre de conférence souterrain et une cafétéria moderne. De l'autre côté de la rue André Pascal, un très long immeuble de bureaux de 4 à 5 étages, au style assez impersonnel avec ses grandes fenêtres carrées régulièrement espacées, avait été construit dans les années 1960. C'est là, derrière la belle façade de pierre lisse, que se trouvaient la plupart des bureaux, et - jusqu'au milieu des années 2000 -, les salles de conférences où se réunissaient, en sous-sol, des économistes venus de tous les pays membres pour discuter des sujets les plus divers.

Anna travaillait à la direction de la gouvernance publique, où elle s'était spécialisée dans les problèmes de la corruption. Elle venait même d'achever une étude importante, intitulée « l'impact de la corruption sur la croissance et la richesse nationale : une étude sur 180 pays en coupe annuelle » qui mettait en lumière le coût exorbitant de ce fléau. La présentation en eut lieu un mardi du mois de mai, devant une salle comble, emplie des experts les plus éminents sur le sujet et des représentants d'une

trentaine de pays membres. L'exposé suscita de nombreuses louanges et un long débat, signe prometteur de l'intérêt porté aux travaux d'Anna.

Au bout de 4 heures de discussions, elle sortit épuisée de la salle. Ce travail d'une année et demie sur le premier projet qu'elle avait dirigé à l'OCDE, aboutissait certes à un succès incontestable. Mais tout le poids des efforts accumulés retombait maintenant sur ses épaules. Une fois les derniers groupes de délégués dispersés, elle ressentit le besoin de sortir pour respirer à l'air libre et profiter du soleil printanier qui brillait ce jour-là sur Paris. Elle remonta les escaliers vers le rez-de chaussée, sortit dans la rue Franqueville et marcha vers la porte de la Muette. Puis elle passa les boulevards extérieurs et le périphérique pour s'enfoncer, sans but et la tête vide, dans le bois de Boulogne en empruntant d'abord la route de Neuilly. Puis elle tourna, à droite, à gauche, empruntant au hasard des allées secondaires sans bien savoir où elle allait. Elle jouissait simplement de la présence silencieuse de ces grands arbres – surtout des chênes, mais aussi des cèdres, des platanes, des ginkgos bilobas...- qui se balançaient doucement sous la brise.

Ce fut au milieu d'une allée secondaire très isolée qu'un étrange spectacle la frappa. Plusieurs jeunes femmes très maquillées, leur longs cheveux tombant sur leurs épaules dénudées, la poitrine mise en valeur par un bustier très ajusté, les jambes recouvertes de grands bas résilles remontant presque jusqu'à l'aine, les pieds glissés dans de hautes chaussures à talons-aiguilles, déambulaient tranquillement d'un pas nonchalant, qui animait leur hanches d'un balancement tentateur. Arrivées à leur niveau, certaines voitures ralentissaient, et elles se penchaient alors pour échanger quelques mots avec le conducteur, et souvent pour monter dans son véhicule qui s'éloignait ensuite.

Elle comprit évidemment de quoi il s'agissait. Elle savait que le bois de Boulogne était réputé pour être l'un des plus importants lieux de prostitution à ciel ouvert de Paris, et elle avait observé des dizaines de fois des scènes comparables à Rome, dans le quartier de la gare Termini comme aux alentours de la villa Borghese.

Elle alors fut prise d'un étrange sentiment d'excitation érotique, comme cela lui était d'ailleurs déjà arrivé dans le passé à la vue de ces situations où les femmes s'offraient, moyennant rétribution, à satisfaire la concupiscence des mâles. Sans doute cela était-il incompréhensible pour une femme élevée dans une famille catholique conservatrice, puis devenue ensuite une intellectuelle émancipée, habituée à parler l'égal à égal avec ses collègues masculins.

Mais justement, les fantasmes et les fantaisies sexuelles n'ont en fait rien à voir avec l'éducation ou les interdits moraux. Et parfois même, c'est l'attrait pour l'interdit et la transgression qui pousse à développer des fantasmes à l'opposé exact de toutes les règles que la société a tenté de nous imposer.

Anna avait donc toujours été très excitée par les situations, où, du fait de son attitude provocante, elle parvenait à chauffer au rouge le désir masculin, poussant ses victimes à des raptus de possession aboutissant à des comportements fougueux, voire carrément violents. Elle s'amusait alors à esquiver les assauts de ces mâles en rut, comme le picador esquive les assauts du taureau, jusqu'à ce qu'elle décide finalement de leur céder – ou non, selon son impulsion du moment. Elle savait aussi que ce jeu du désir contrarié avec des mâles surexcités pouvait être dangereux pour la jeune femme fluette qu'elle était, mais cela ne faisait que rendre son plaisir plus fort et plus trouble.

Mais en fait, Anna n'avait que très rarement goûté jusqu'ici à des plaisirs de ce genre. Sa vie sexuelle avait même été, pendant les 25 premières années de sa vie, d'une grande monotonie. Son investissement corps et âme dans les études, ainsi que les inhibitions héritées de son éducation, l'avaient en effet éloigné de toute pratique transgressive. Il y avait bien eu ces quelques soirées agitées dans des boîtes de nuit romaines suivies d'un réveil dans le lit d'un inconnu, ces quelques étudiants de la Sapienza qui l'avaient un peu malmenée lors d'un bizutage, ce professeur d'économie de l'INSEAD qui l'avait plaquée derrière la porte de son studio après lui avoir rendu visite sous un prétexte futile... Mais enfin tout cela ne représentait pas grand'chose. Elle avait toujours vécu seule depuis son départ de chez ses parents, elle n'était jamais tombée follement amoureuse, et ses jeux sexuels se limitaient à quelques positions élémentaires, qui n'étaient agrémentées d'aucune émoustillante fantaisie. Même les jours de sortie, son maquillage restait léger et elle avait définitivement - croyait-elle - abandonné la robe décolletée et les escarpins pour des jeans unisex, des chemises à col américain et des chaussures à talons plats. Ses relations avec ses collègues masculins de l'OCDE se limitaient à des discussions sur les mérites comparés de différents modèles économétriques, et, depuis son arrivée à Paris un an et demi plus tôt, sa vie personnelle avait été réduite à sa plus simple expression : quelques flirts à l'occasion de cocktails professionnels, une rencontre de hasard dans un TGV pour Zurich, le frère d'une collègue avec lequel elle avait passé quelques soirées... En fait, sa vraie vie, depuis 10 ans, qu'elle était rentrée à l'université, c'était son travail...

Oh !! Il y avait bien quelques légers accroc dans cette vie très sage... Cette image d'une prostituée vulgairement maquillée, à la poitrine offerte, juchée sur le capot d'une voiture rouge sang dans une petite rue proche de la gare Termini, qui l'avait poursuivie pendant des mois ; ces étranges fantasmes de bas résilles et de possession violente qu'elle déroulait dans sa tête tout en faisant sagement l'amour avec son petit ami du moment ; cette boutique de lingerie fine à cent mètres de son studio parisien, avec ses guêpières et ses ceintures de cuir exposées en vitrine, qu'elle lorgnait du coin de l'œil en passant faire ses courses sans avoir jamais osé y rentrer... Mais enfin, tout cela n'avait, n'est-ce pas, aucune espèce d'importance face à ses ambitions d'économiste et à son début prometteur de carrière professionnelle...

Tout de même, Anna ne se sentait pas tout à fait dans son assiette après sa promenade au bois de Boulogne. En retournant chez elle, elle tenta, sans succès de revenir au cours de sa vie habituelle. Mais elle laissa brûler ses pâtes pendant qu'elle consultait sur le web des photos et des articles sur le Bois de Boulogne.

Elle pensait, en caressant rêveusement le haut de ses cuisses, qu'il y avait bien un mois maintenant qu'elle n'avait pas couché avec un homme... Cela lui manquait, d'autant qu'il avait fait si beau, si chaud, ces derniers jours. Elle aussi d'étranges pensées pendant la nuit – visions éveillées, demi-rêves, elle ne savait plus très bien : elle était habillée de manière provocante, très maquillée, sa poitrine mise en valeur par une guêpière très ajustée. Elle prenait des poses aguichantes, assise les cuisses croisées l'une sur l'autre, ou bien debout, faisant le pied de grue adossée au mur ; les hommes passaient devant elle, s'arrêtaient, l'abordaient. Parfois, elle montait l'escalier d'une maison voisine avec l'un ou avec l'autre, pour s'enfermer avec lui dans une petite pièce. Pendant qu'il la suivait dans l'escalier, il essayait de lui toucher les fesses. Arrivés dans la chambre, elle se déshabillait rapidement après l'avoir repoussé s'il essayait trop tôt de se jeter sur elle, puis elle se mettait à genoux devant lui et prenait dans sa

bouche son sexe grossi par le désir. Puis elle se mettait sur le lit, jambe ouverte, sur le dos ou sur le ventre selon le désir du monsieur. Il montait sur elle, la pénétrait, prenait rapidement son plaisir en elle, ressortait d'elle, se lavait, se rhabillait et lui disait au revoir. Elle se rhabillait à son tour et redescendait dans la rue pour attendre un autre mâle.

Son plaisir à elle importait peu, ou plutôt était d'emblée obtenu par le sentiment de puissance que lui donnait sa capacité à déclencher des réactions aussi violentes chez les mâles et par la répétition de la même scène de séduction et de pénétration tout au long de la journée. Son fantasme n'était pas d'être une prostituée que l'on paye, même si le fait de pouvoir en plus soutirer l'argent aux hommes du fait du désir qu'elle était capable de provoquer en eux ajoutait à sa satisfaction. Non, le principe de son excitation résidait dans ce merveilleux pouvoir de provoquer chez les hommes, par sa seule apparence physique, le désir d'une étreinte immédiate, de les sentir prêts à tout pour y parvenir, puis de le satisfaire celui-ci sur le champ, sans simagrées inutiles, par un acte presque brutal.

Le lendemain, elle ne resta que quelques heures à l'OCDE, le temps d'écouter à nouveau les compliments de ses collègues et de son chef de service pour sa brillante prestation de la veille. Puis elle repartit chez elle en fin de matinée, prétextant une très grande fatigue. Mais son véritable projet était de se rendre, pour la première fois de sa vie, dans ce magasin de lingerie féminine qu'elle avait si souvent lorgné. Dans le métro, elle en avait le cœur battant. Une légère sueur perlait à sa tempe. Elle avait si envie d'essayer la petite guêpière noire et les bas-résilles !! En approchant du magasin, elle accéléra le pas...

Mais en arrivant, quelle déception !!! Une petite affichette, collée sur la vitre baissée, annonçait une fermeture exceptionnelle pour la journée. Cette contrariété l'atteignit violemment, comme si on avait donné dans son bas-ventre un coup de poignard. Elle en ressentit une douleur presque physique qui la contraignit à s'asseoir pendant quelques minutes en rentrant chez elle. Elle fut ensuite prise d'une agitation désordonnée, peu usuelle chez cette femme habituée à un ordre rigoureux, à une discrétion dans l'expression de ses affects et à un contrôle précis et concentré de ses actes. Elle se levait en chantonnant, allait consulter pendant quelques minutes des images du bois de Vincennes sur le web, retournait dans la cuisine pour aller chercher une bière dans le frigidaire, en buvait deux gorgées, la laissait sur la table de la salle de bains pour aller consulter un site de lingerie féminine, retournait chercher sa bière dans la cuisine sans la trouver, se jetait sur le lit en ayant enlevé son pantalon pour se caresser le sexe, se relevait, allait regarder à la fenêtre, se remettait sur l'ordinateur pour faire des recherches à partir des mots-clés « facteur, baiser, toute nue », regardait un film érotique pendant quelques minutes, le mettait sur pause, se levait brutalement de sa chaise pour aller consulter quelques vieux numéros d'Historia pour essayer d'y retrouver un article sur les maisons closes de Pompéï, ne le trouvait pas finalement, mais retrouvait sa bière, retournait à l'ordinateur pour taper sur google les mots-clés « Pompéï, bordel, prostituées » « bas résilles, guêpière, érection ».

Au fil des heures et même des minutes, une étrange pensée commençait à prendre forme dans son esprit échauffé : celle du passage à l'acte, permettant à son fantasme de devenir réalité. Elle voulait vivre réellement la scène de séduction érotique qui se répétait maintenant de manière obsédante dans son esprit. Mais comment faire ? Elle n'avait même pas - et pour cause- les vêtements affriolants qui constituaient une composante essentielle de son fantasme. Elle ne connaissait de plus aucun homme qu'elle serait ainsi susceptible d'exciter jusqu'à le pousser à l'action. Peut-être pourrait-elle aller

tapiner maintenant au bois de Boulogne ? Mais elle ne savait pas comment faire, elle n'avait pas les bons habits, et puis quelle honte si un collègue l'apercevait !!! Peut-être pourrait-elle demander un plombier ou à un voisin de passer pour l'aider à réparer une fuite ? Oui c'est ça, il y avait son voisin de palier, un gentil garçon, elle allait essayer avec lui. Mais pour cela, il fallait qu'elle se rende plus attirante !! Elle descendit en toute hâte au monoprix du quartier pour acheter quelques tubes de rouge à lèvres, un peu de fard à paupières et des bas-résilles. Puis, pendant une heure, elle tenta de se maquiller comme les femmes qu'elle avait vues la veille au bois, et de s'habiller de manière sexy en retrouvant dans ses placards une jupe courte qu'elle n'avait pas mise depuis des années.

Le résultat fut lamentable. Le rouge à lèvres appliqué avec maladresse, dont le surplus avait été grossièrement enlevé avec un sopalin, laissait entrevoir des auréoles négligées autour des lèvres. Un peu de khol avait coulé dans l'œil gauche, provoquant irritation et rougeoiement. En essayant de se gratter pour calmer la démangeaison, Anna avait fait déborder le fard à paupière, qui laissait une traînée bleuâtre presque jusqu'à la tempe. Le fond de teint, appliqué sur les joues de manière trop brutale et sans subtil dégradé, la faisait ressembler à une poupée russe mal peinte. La chemise à col américain très échancré ne laissait apercevoir qu'un soutien-gorge blanc sans grand attrait. La jupe courte était défigurée par plusieurs trous de mites. Anna avait maladroitement filé son bas résille gauche en l'enfilant, laissant apparaître un assez large espace de chair dénudée qui suggérait la gêne matérielle et la négligence vestimentaire bien plus qu'un érotisme torride. Enfin, à la place de talons aiguilles, Anna n'avait trouvé que des chaussures à talons carrés de 3 centimètres de haut, qui suggéraient l'institutrice coincée bien plus que la vamp irrésistible. Cependant, peu familière encore avec les techniques de séduction féminine, aveuglée par son fantasme, Anna, perdant un peu son habituelle lucidité, pensa qu'elle était effectivement entrée dans la peau d'une aguicheuse experte, et après un dernier regard dans son miroir, alla frapper à la porte de son voisin.

La suite fut encore plus pitoyable. Le voisin n'était pas là, et Anna dut attendre son retour pendant encore une heure ou deux. Tout en guettant les bruits de l'escalier, elle but encore quelques bières pour passer le temps. Comme il faisait très chaud en cette fin d'après-midi, son rimel commença à couler tandis que des gouttes de sueur laissaient des traces visibles dans le fond de teint et qu'une partie du rouge à lèvres restait collé au goulot des bouteilles. C'est donc dans un état proche de celui d'une pauvre pierreuse éméchée après une nuit de tapin épuisant, qu'elle sonna finalement à la porte de son voisin enfin rentré pour lui expliquer qu'elle avait besoin de lui pour réparer une fuite.

Celui-ci eut immédiatement le sentiment qu'Anna n'était pas tout à fait dans son état normal. Il avait du mal à reconnaître dans cette espèce de demi-clocharde bizarrement attifée, avec sa vieille jupe, ses bas résilles troués, ses chaussures à talons carrés semblant dater des années 1950, sa voix pâteuse, son haleine aux relents de bière, son visage défiguré par un maquillage semblant avoir été saccagé au cours d'une nuit d'orgie, la jolie femme vive et énergique qui lui plaisait tant et qu'il désirait en secret depuis des mois. Qu'est-ce qui lui était donc arrivé ? Peut-être était-elle malade ? Ou bien avait-elle eu une insomnie ? Mais pourquoi cet accoutrement étrange ?

- *Bonjour mademoiselle, ça va ?* Dit-il d'une voix étonnée et vaguement inquiète.

- *Oui. Mais j'ai un problème de fuite dans ma salle de bains. C'est trop haut, je n'arrive pas à monter. Vous voulez bien regarder ?* (Anna avait à dessein desserré un siphon pour provoquer une fuite)

- *Oui, bien sûr.*

- *Voilà, c'est la porte au fond...*

Ils pénétrèrent dans la salle de bains. Jan monta sur le rebord de la baignoire tandis qu'Anna se plaçait sur le côté, le dos collé au mur dans une situation qu'elle pensait suggestive en entrouvrant davantage l'échancrure de sa chemise.

- *Ah, je vois ce que c'est, une vanne un peu desserrée. Oh là !!!*

Un peu éméchée, peu habituée à ses vieilles chaussures à petits talons, Anna venait de glisser dans une flaque d'eau. Elle s'était fait très mal aux fesses et à la cuisse tout en achevant de déchirer son bas-résille.

- *Aie, j'ai mal à la cuisse.*

- *Attendez, je vais vous aider. Ca va, vous pouvez marcher ?*

- *Oui, mais j'aimerais bien m'allonger un peu* (là, Anna ne jouait plus du tout son rôle de vamp, elle avait vraiment mal et sa tête tournait terriblement).

- *Voilà, venez, mettez votre bras sur mon épaule, je vais vous conduire au lit.*

L'odorat très fin de Jan fut alors très désagréablement affecté par l'odeur mélangé de sueur, de tabac, de bière et de parfum bon marché qui se dégageait d'Ana. Cela aurait pu détruire en un instant tout l'empire qu'elle avait sans le savoir acquis sur lui depuis des mois par son charme discret, si Jan n'avait mis cela sur le compte d'une maladie inconnue. Peut-être une dépression, un coup de blues, un chagrin d'amour, un syndrome maniaco-dépressif ? Il la coucha sur le lit.

- *Vous n'avez pas l'air très bien. Vous voulez que j'appelle SOS médecins ?*

Anna avait trop mal à la fesse pour percevoir tout le ridicule de la situation.

- *Non, ça va aller je crois. Mais j'ai mal à la cuisse. Si vous pouvez juste m'apporter une bouillotte avec des glaçons et un verre d'eau, je crois que ça ira.*

- *Où est la bouillotte ?*

- *Sur l'étagère du bas de l'armoire de la salle de bain.*

Jan lui amena la bouillotte remplie de glaçons, aida Anna à la coincer sur le haut de sa cuisse, lui fit boire un verre d'eau fraîche, et s'assit à côté du lit. Un peu abruti par l'alcool et par la douleur, Anna sombra alors dans une demi-somnolence. Au bout d'un quart d'heure de veille silencieuse, Jan lui dit :

- *Bon, il faut que j'aille faire quelques courses et que je prépare à diner. Vous voulez que je vous fasse quelque chose à manger ?*

- *Je n'ai pas très faim. Peut-être juste une tranche de jambon si c'est possible...*

Jan descendit faire quelques courses. A son retour, Anna était toujours à moitié somnolente. Elle avait encore aux pieds ses horribles chaussures de grand'mère.

- *Voilà, je vous ai préparé une tranche de jambon avec un peu de salade. Mais vous n'êtes pas très confortable là, il faudrait vraiment vous coucher, enlever vos chaussures, vous mettre sous les draps.*

- *Oui, mais je n'arrive à rien faire avec ma cuisse et ma fesse, j'ai trop mal. Est-ce que vous pouvez m'aider ?*

- *Ca ne vous gêne pas ?*

La situation avait effectivement quelque chose d'un peu ambigu. Mais l'état d'Anna se prêtait peu aux galipettes...

- *Non, vous pouvez y aller, ça m'aide beaucoup.*

Jan entreprit donc, en évitant au maximum tout geste déplacé, de dévêtir Anna de ses chaussures de grand-mère, de ses bas résilles troués, de sa vieille jupe mitée et de sa chemise d'homme. Puis il souleva les draps et l'aida avec toute la pudeur dont il était capable à se glisser à l'intérieur du lit. Il lui apporta ensuite un petit plateau avec une tranche de jambon, une salade, un verre de jus de pamplemousse et une pomme épluchée en quartiers. Anna le remercia, se mit à manger sans grand appétit, puis s'étendit, fatiguée, la tête contre l'oreiller et demanda à Jan d'éteindre la lumière.

Il resta encore quelques instants assis auprès d'elle. Il était heureux de la voir apaisée, moins agitée que lorsqu'elle était venue frapper à sa porte, un peu éméchée, dans cet étrange accoutrement. Le jus de pamplemousse avait dissipé l'horrible odeur de bière qui se dégageait de sa bouche une heure auparavant. La semi-obscurité masquait les traces de l'in vraisemblable barbouillage qui défigurait ses traits naturellement si fins. Il retrouvait ainsi, débarrassée de ses oripeaux et des traces de désordre, la voisine si pleine de vie qu'il avait secrètement désirée sans pratiquement rien savoir d'elle. Et il éprouvait une émotion intense à tenir auprès d'elle, affaiblie, le rôle de chevalier servant.

Bien sûr, l'idée de tirer parti de la situation – ou plutôt de la transformer en une scène de séduction amoureuse - effleura son esprit. Mais, pensa-t-il aussitôt, ce n'était vraiment pas le moment de tenter ce genre de choses. Anna était certainement bien loin de penser à cela en venant lui demander de réparer sa plomberie, et son comportement un peu étrange montrait qu'elle ne jouissait pas de toutes ses facultés. De plus, elle était affaiblie, alitée, et il eut été indigne, pensait-il, de chercher à profiter de sa vulnérabilité...

De son côté, Anna se sentait désemparée et furieuse contre elle-même. Elle se rendait compte maintenant de la puérilité avec laquelle elle avait agi, de son attitude ridicule auprès de Jan. Elle était

aussi très touchée de sa réaction, de la gentillesse avec laquelle il s'était occupé d'elle. Et, consciente maintenant de sa grotesque inexpérience dans le domaine des relations amoureuses et de l'échec lamentable de ses tentatives de transformation en « vamp » sensuelle, elle avait surtout besoin d'un peu de tendresse et d'une présence masculine pour la consoler. Or, justement, Jan était là, et tenait parfaitement ce rôle.

- *Bon, si vous voulez, je vais vous laissez dormir, dit Jan au bout d'une demi-heure. Je ne veux pas vous déranger.*

- *Non, non, restez encore un petit peu. Enfin, reste... on peut se tutoyer, si tu veux ?*

- *Bon d'accord.*

- *Mais tu n'es pas très confortable, là. tu veux t'allonger sur le lit à côté de moi ?*

- *Oh, je peux rester sur le fauteuil, ça va.*

- *Non, non viens sur le lit, tu seras mieux.*

- *Mais c'est un peu inconvenant, non ?*

- *Non, pas du tout, c'est moi qui te le demande. Et puis j'ai besoin d'être avec quelqu'un, je me sens un peu bizarre.*

Il s'allongea sur le lit, ils parlèrent longtemps en se faisant toutes sortes de confidences, elle lui demanda de masser sa cuisse qui lui faisait mal, il s'exécuta avec délicatesse, ils parlèrent encore longtemps, et lendemain matin, ils étaient amants.

Cette liaison très simple, pleine d'affection, mais à la sexualité parfaitement banale, dura tout le temps du séjour d'Anna à Paris. Et pendant ces deux ans, elle refoula encore une fois au fond de sa mémoire ses fantasmes d'allumeuse pour vivre avec Jan l'existence tout à fait ordinaire d'un couple de jeunes experts internationaux au début de carrière prometteur.

Mais bientôt, leurs routes se séparèrent : Jan fut muté à l'ambassade de Hongrie à Londres, tandis que le World Economic Forum proposait à Anna un poste de Senior economist à Genève. Fondé en 1971, la WEF est une institution à but non lucratif ayant pour mission « d'améliorer l'état du monde en incitant les hommes d'affaires, les politiciens, les scientifiques et d'autres leaders de la société à définir des principes d'action régionaux, globaux ou sectoriels ». Elle réunit pour cela toutes sortes de groupes de travail internationaux et publie des rapports consacrés aux sujets d'intérêt communs les plus divers. Mais sa manifestation la plus connue est le fameux « Forum de Davos » qui réunit au début de chaque année, dans cette station de sports d'hiver proche de Zurich, l'élite des affaires et de la politique du monde entier. Les places y sont chères, et un secrétaire d'Etat ou un directeur-général adjoint d'un grand groupe multinational sont en général considérés comme du trop menu fretin pour pouvoir parader aux côtés des 3000 dirigeants venus du monde entier pour participer à cette manifestation prestigieuse.

C'est une atmosphère assez étrange qui se crée alors dans cette petite station de sports d'hiver, certes très cossue, mais pas vraiment dimensionnée pour accueillir en même temps plusieurs centaines de décideurs parmi les plus puissants et les plus riches de la planète. La ressource hôtelière étant limitée, les rois et les présidents doivent se contenter d'une suite au lieu d'un palais, les ministres et les directeurs généraux d'une chambre au lieu d'une suite, et leurs adjoints directs d'une soupenette sommairement meublée au lieu des chambres luxueuses auxquels ils sont habitués. Les figures les plus connues de la planète se croisent comme s'ils étaient des vacanciers anonymes dans les lobbies des rares grands hôtels suffisamment luxueux pour les accueillir. En faisant la queue pour monter dans un des bus du village à la sortie du Palais des congrès, on discute de la dernière conférence de l'après-midi avec un petit monsieur très poli qui s'avère être le ministre lithuanien de l'économie. Le soir, on va dîner dans un petit restaurant de fondue de seconde catégorie pour s'apercevoir que la table d'à côté est occupée par les membres les plus influents du conseil exécutif de la General Motors.

Mais c'est en pénétrant dans le palais de conférences - une sorte d'immense blockhaus en béton à l'architecture futuriste de vaisseau spatial - que l'on éprouve la sensation la plus étrange, la plus enivrante aussi. Après avoir fait la queue à l'entrée, pour un contrôle sévère, entre le directeur général d'IBM et le ministre brésilien de l'intérieur, on entre dans le saint des saints. Et l'on se trouve alors confiné, dans cet espace relativement étroit, avec une bonne partie de ce que la planète peut comporter de présidents et de ministres influents, de chefs d'industries puissants, et de prix Nobel célèbres. La liste des nombreuses réunions et conférences donne également le tournis, puisque les panelistes sont eux-mêmes sélectionnés parmi les plus puissants ou influents des participants : premiers ministres de grands Etats, dirigeants des plus grandes multinationales, avec en prime un prix Nobel de littérature ou un grand musicien mondialement connu pour donner une touche un peu plus culturelle aux discussions.

Si le libéralisme économique et la défense de la démocratie constituent le socle fondamental des valeurs défendues par le WEF, le forum est cependant avant tout conçu par ses organisateurs comme un lieu de confrontation pacifique entre des points de vue souvent opposés sur les grands problèmes de la planète. Comment concilier libéralisme économique et protection de l'environnement ? Comment maîtriser les excès d'un système financier désormais dérégulé pour le mettre au service du développement économique ? Quel avenir pour les nouveaux pays indépendants d'Asie centrale après l'éclatement de l'URSS ? Quelle place pour les identités nationales et régionales au sein de la construction européenne communautaire ? L'agenda très large des thématiques abordées étant bien sûr largement dicté par les questions qui avaient constitué l'actualité de la scène mondiale et agité les opinions publiques au cours de l'année écoulée.

Au fil des réunions et des déambulations dans les couloirs, le sentiment de proximité directe avec les décideurs du monde entier se renforçait à chaque instant. Ici, le secrétaire d'Etat américain au trésor expliquait tranquillement à un petit auditoire de ministres et de présidents de multinationales les déterminants de ses choix de politique budgétaire qui venaient de faire la une de la presse économique mondiale. Là, un ancien premier ministre français dégustait goulûment une assiette de spécialités suisses aux côtés de deux dictateurs d'Asie centrale aux massifs visages de mongols. Un peu plus loin, Anna croisait le président de la région autonome de Catalogne, qui s'arrêtait pour lui expliquer

longuement, en réponse à une question qu'elle avait posé un cours d'une réunion précédente, le bien-fondé de son idéologie régionaliste...

Il y avait aussi, chaque année, un ou deux évènements exceptionnels, par exemple des rencontres improbables entre des dirigeants d'Etats opposés par de violents conflits, et porteuses d'une spectaculaire promesse de paix dont toute la presse mondiale se faisait alors l'écho. Comme cette réunion chaleureuse entre Shimon Peres et Yasser Arafat en 1994, juste après la conclusion des accords d'Oslo, et qui avait un moment fait rayonner un espoir de paix dans au proche-Orient. Peres, visionnaire et lyrique, élevant sa pensée et son discours à la hauteur des prophéties de la Bible ; Arafat, affable et facétieux...

Le travail d'Anna consistait à préparer, tout au long de l'année, la tenue de cette conférence. Cela l'amena à parcourir le monde entier pour rencontrer les équipes des dirigeants pressentis, à participer à un nombre incalculable de réunions de travail pour cadrer problématiques et agendas, à rédiger les différents documents de présentation, sans oublier la préparation matérielle et technique des meetings. C'était passionnant et épuisant. Mais elle avait ainsi acquis une hauteur de vue exceptionnelle pour une femme de son âge sur les problèmes du monde, ainsi qu'une grande assurance dans les relations professionnelles au plus haut niveau.

Mais cela ne laissait pas beaucoup de place à sa vie personnelle, ni a fortiori à l'expression de ses fantasmes sexuels. Certes, elle s'était finalement dotée d'une petite garde-robe de guêpières, de bas-résilles et de talons-aiguilles conformes à ses désirs secrets. Certes, elle avait discrètement pris à Genève, à ses moments perdus, quelques cours de lap-dance. Mais cela ne lui servait pas beaucoup. Elle n'avait pas de temps, entre deux conférences internationales et deux réunions techniques de « sherpas » destinée à préparer un séminaire à Davos, à consacrer à ces petites folies. D'ailleurs, avec qui aurait-elle bien pu les commettre ?

Cela s'était tout de même produit une fois, presque par hasard. Elle participait à une réunion technique du WEF à l'hôtel Hilton de Singapour. Remontée dans sa chambre une fois la réunion terminée, elle avait rêveusement abandonné son strict tailleur bleu marine pour revêtir la petite guêpière qu'elle emmenait toujours avec elle, comme une sorte de fétiche. Elle avait à dessein alourdi son léger maquillage de la journée pour le rendre un peu plus vulgaire et suggestif. Elle se regardait ainsi vêtue dans le miroir, prenant quelques poses affriolantes, lorsque le téléphone sonna. C'était un jeune membre du cabinet du ministre des finances australien, qui lui proposait de dîner avec lui.

Elle avait été attirée, au cours des discussions de la journée, par son intelligence déliée et par sa carrure de rugbyman qui promettaient des plaisirs à la fois raffinés et énergiques. Elle accepta, mais surtout lui proposa de venir directement la chercher dans sa chambre. Elle eut à peine de temps de remettre un peu de parfum, de rajuster sa guêpière, de vérifier la tenue de ses bas-résilles, et de cacher le tout sous un peignoir de bains tout à fait insignifiant, qu'il sonna à sa porte. Débarrassé de son costume et de sa cravate, vêtu d'un polo impeccable et d'une veste sport bien ajustée, c'était un vrai mâle, costaud, élancé, élégant et désirable, comme en rêvent toutes les jeunes femmes un peu délurées.

Elle ouvrit, lui sourit, s'excusa pour sa tenue négligée, et lui proposa de s'asseoir pendant qu'elle se préparait. Puis une idée folle germa dans son esprit : pourquoi ne pas, maintenant, donner enfin libre

cours à ce fantasme qu'elle caressait en elle depuis des années ? Mais ne risquait-elle pas de se ridiculiser, de ruiner sa réputation si son attitude était mal comprise, connue, commentée ?

Mais elle n'hésita pas longtemps. Le jeune australien était loin d'être un débutant timide dans les choses de l'amour. Depuis le salon, il lui envoya ces mots, comme une claire invitation :

- Surtout n'enlevez pas vos bas résilles pour aller diner !!! J'adore caresser ce genre de choses, il faudrait que vous les remettiez une fois qu'on sera remontés dans la chambre. Ça nous ferait perdre du temps !!

C'était un peu cavalier, mais c'était clair et net. Il savait très bien ce qu'il voulait obtenir en invitant Anna à diner. Il avait sans doute deviné sous la robe de chambre, la présence des bas et du reste. Il en déduisait qu'Anna était sans doute prête à lui accorder ce qu'il venait chercher beaucoup plus rapidement qu'il ne l'avait pensé, et que le rituel d'un long diner pourrait peut-être être ainsi évité. Alors, en garçon sûr de lui et pragmatique, il lui faisait savoir tout cela.

Cette proposition presque directe fut pour Anna comme un déclic qui balaya ses dernières hésitations. Elle passa d'abord une tête par la porte de la salle de bains :

- Ah, oui !! comme ça vous aimez les bas-résilles ?

Elle allongea sa jambe dans l'encadrement de la porte.

- Oui, j'aime beaucoup, dit calmement Steve. Et les guêpières aussi.

Elle pénétra dans la chambre, et fit tomber son peignoir.

- Des guêpières comme celle-là ?

- Oui, comme celle-là... J'aime mieux les grises perlées en fait, mais bon, ça fera l'affaire...

Il était délicieusement goujat. Elle répondit du tac au tac.

- Ah, bon, d'habitude les jeunes assistants de ministres préfèrent les guêpières noires.

- Je vois que je ne suis pas le premier. Mais moi, je suis différent des autres.

- Taratata !! Quel prétentieux !!! Comment tu peux prouver ça ???

- Ben, approche-toi, je vais te montrer !!

- Il est bien pressé le monsieur. Moi, je veux prendre mon temps.

Elle commença à marcher dans la pièce en balançant les hanches. Tout à coup, elle avisa au milieu de la pièce une colonne de fonte sculptée de style art déco. Cela pouvait faire parfaitement l'affaire pour un numéro de lap dance. Elle entreprit donc de rééditer avec Steve l'opération de séduction qui avait

si piteusement échoué avec Jan trois ans plus tôt. Mais cette-fois-ci, elle s'était dotée des moyens nécessaires. Ses vêtements étaient parfaitement adaptés à la situation. Elle avait, par une pratique assidue, fait d'énormes progrès dans l'art du maquillage. Elle avait même, enregistré sur son Ipod quelques morceaux de musique bien adaptés à son numéro de la danse érotique. Même si elle n'avait pas poursuivi bien loin ses cours de lap-dance, elle en savait assez et était suffisamment bien faite pour enthousiasmer un jeune homme en bonne santé tout disposé à se laisser séduire. La situation se prêtait donc bien mieux que trois ans auparavant à la réalisation de son projet. Et puis, elle était aussi beaucoup plus calme et sûre d'elle-même, mieux à même de comprendre et de dominer ses propres pulsions.

Les étapes du petit spectacle érotique se déroulèrent avec un professionnalisme digne d'une boîte de nuit de bas étage. Ce fut d'abord, le numéro de lap-dance, lascivement exécuté autour de la colonne de métal. Anna se rapprocha ensuite de Steve pour l'inviter à l'enlacer pour une danse sensuelle et serrée. Puis, ce fut un très court strip-tease – en fait, il n'y avait pas grand-chose à enlever. Steve se jeta alors avec elle sur le lit, dans l'état exact d'agitation et de hâte qu'elle avait tant rêvé de susciter chez les mâles. Aussi, son fantasme ainsi réalisé après tant d'années d'attente, atteint-elle très rapidement un orgasme qui se révéla particulièrement long, répété et puissant.

En se relevant, Steve l'embrassa, la remercia, lui proposa d'aller dîner. Puis il posa une question étrange :

- *Est-ce que je te dois quelque chose ?*

Le fait d'être ainsi prise pour une prostituée ne déplaisait pas forcément à Anna. Cela faisait en quelque sorte partie de son fantasme. Mais elle avait aussi une réputation professionnelle à défendre. Déjà, faire des parties de jambe en l'air avec les membres des délégations officielles, ce n'était pas vraiment en accord avec l'éthique très rigide du WEF. Mais se faire payer c'était carrément, si cela s'apprenait, le scandale et le licenciement pour faute lourde !!! Elle hésitait donc beaucoup.

- *Mais je n'ai pas fait ça pour l'argent !! Pourquoi veux-tu me payer ??*

- *Je sais bien que tu n'es pas une professionnelle. Mais ça m'excite de payer. Je te promets que je ne dirai rien à personne.*

- *Bon, d'accord, alors c'est 200 dollars. Tu veux revenir demain ?*

- *D'accord.*

Anna aurait pu alors entreprendre une deuxième carrière de demi-mondaine des grandes conférences internationales : senior economist en tailleur strict le jour, cocotte en guêpière la nuit. Il n'en fut rien, et les 200 dollars gagnés à Singapour restèrent pour elle un revenu exceptionnel – si exceptionnel d'ailleurs qu'elle conserva soigneusement les billets de banque, qu'elle aimait contempler rêveusement chez elle de temps à autres, munie de sa tenue légère.

En fait, elle avait trouvé depuis, grâce à sa rencontre avec Yves, un moyen beaucoup plus simple et moins compromettant de satisfaire son fantasme de séduction : le tango.

Après l'invitation d'Yves, elle s'était en effet rendue au cours de tango débutants du Club Zou. Elle y resta ensuite pour participer à la soirée qui suivit. Elle se rendit alors compte que l'atmosphère de cette danse correspondait très exactement au fantasme qu'elle portait en elle depuis si longtemps. Ces hommes et ces femmes assis à de petites tables entourant la piste de danse, et qui semblaient s'observer les uns les autres dans une attente lourde de désir, d'appréhension, de curiosité ; cette grande salle confortable, aux murs bordés de miroirs qui permettaient d'observer discrètement l'objet de son désir sans en avoir l'air ; cette lumière tamisée, propice aux invitations discrètes ; ces couples d'inconnus qui se formaient de manière instantanée, sans longs préliminaires de politesse, à la suite d'un seul regard ou d'un seul mot d'invitation, puis se mettaient à danser dans une étreinte incroyablement intime, pour se défaire ensuite sans façons à la fin de la danse.

Et puis surtout, surtout, il y avait ces femmes offertes, aux tenues aguicheuses les mettant en valeur jusqu'à la provocation, et qui cherchaient par leur danse à exciter le désir masculin : tours gracieux autour de l'homme, pied caressant sa jambe dans un geste provocateur, cuisse lovée autour de celle du monsieur dans une position plus qu'évocatrice, quebradas exprimant l'abandon à l'amour qui vient, bouche offerte mais se détournant au dernier moment lorsque le partenaire mime une tentative de baiser...

Ce petit ballet, quoique dissimulé derrière le prétexte d'une danse complexe, aux figures recherchées, aux ambitions esthétiques affichées, faisait vaguement ressembler les lieux de tango à un club échangiste ou au salon d'une maison close. D'ailleurs, si le cœur vous en disait, il y avait toujours la possibilité de se faire raccompagner chez soi par l'un de ces messieurs après la fin du bal pour passer à d'autres jeux...

Et tout à coup, Anna se rendit compte, stupéfaite, que son fantasme secret, qu'elle croyait à jamais inaccessible dans la vie réelle, portait de nom d'une danse très connue qui se pratiquait chaque soir, en toute légalité et en toute décence, dans les milongas de Genève, de Suisse et du monde entier.

Elle se prit donc immédiatement de passion pour le tango. Elle passait des journées dans les boutiques de chaussures et de vêtements pour trouver les talons aiguilles les plus élancés, les jupes les plus échancrés susceptibles d'attirer l'attention des messieurs. Elle répétait pendant des heures avec Yves les adornos et les ganchos qui lui permettraient de maîtriser tout l'éventail de la séduction féminine, depuis la grâce éthérée jusqu'à l'invite érotique la plus appuyée.

Ces séances d'entraînement étaient cependant parfois écourtées : car Anna, en quelque sorte victime de son succès, mettait parfois son partenaire dans un tel état d'excitation qu'il n'y tenait plus et demandait de manière impérieuse à poursuivre l'exercice sur le canapé le plus proche. Bonne fille, Anna s'exécutait souvent, un peu par gentillesse et surtout parce que cela correspondait très exactement à la situation qu'elle avait rêvé.

Dans ces conditions, Anna devint rapidement l'une des danseuses les plus appréciées des milongas lémaniques. Lorsqu'elle arrivait, un frisson d'intérêt et de désir secouait les rangs des danseurs

masculins. C'était une jolie femme, elle était disponible puisqu'elle n'avait pas de compagnon en titre (ses rapports avec Yves n'ayant, d'un commun accord, pas dépassé le stade d'une camaraderie amoureuse), et surtout, elle jouait totalement le jeu de la séduction dans la danse, cherchant visiblement par tous les moyens autorisés par la décence à exciter le désir masculin. En plus, elle n'était pas bégueule, et acceptait en vraie professionnelle les invitations de tous les messieurs, jeunes comme vieux, beaux comme laids, débutants comme danseurs confirmés. Les hommes sentaient confusément qu'elle était là précisément, pour leur donner du plaisir à tous, et lui en étaient profondément reconnaissants. Quant aux femmes, la jalousie qu'aurait pu susciter le succès d'Anna était désarmée par sa profonde gentillesse et par son visage souriant...

Parfois, aussi, elle aimait pousser un peu plus loin qu'une simple tande la relation avec l'un ou l'autre partenaire. Mais elle avait aussi une réputation à défendre.... Alors, elle partait discrètement, seule à l'aventure, le temps d'un week-end, dans une ville située à quelques centaines de kilomètres de Genève. Sa chasse commençait – et parfois s'achevait - à la milonga du vendredi. Elle y arrivait habillée d'une manière suffisamment affriolante pour être remarquée des hommes, tout en restant dans la limite d'une décence convenue. Les invitations commençaient alors très vite. Les hommes se succédaient bientôt dans ses bras, et parfois le plaisir d'exciter les mâles suffisait à provoquer en elle une forme d'orgasme. Mais, la plupart du temps, elle gardait la tête froide, observant ses partenaires pour identifier celui qui satisferait le mieux son caprice : par sa beauté, son élégance, son humour... et surtout par l'intensité du désir qu'il avait manifesté pour elle pendant la danse...

Au bout d'une heure ou deux de tour de piste, son choix était fait. Elle tournait alors ses regards vers l'élus de la soirée. Celui-ci, trop heureux de sa bonne fortune, se levait immédiatement pour l'inviter à nouveau. Elle lui faisait alors comprendre, par le langage du corps, et parfois même, encore plus crûment, par des mots sans équivoque, qu'elle était disponible pour lui. Et, la plupart du temps, il ne se faisait pas beaucoup prier. En respectant les règles d'une pudeur minimale, ils partaient alors, le plus souvent séparément, pour se rejoindre dans un café et, de là, partir chez lui. Suivait alors la rituelle séance de lap-dance et de strip-tease, et Anna pouvait se livrer à son nouvel inconnu...

(à suivre)